



Lettre no 2 - Kpalimé, avril 2019

Cher-e ami-e, chère famille,

Nous voici depuis presque sept mois en terre africaine, installé-e-s à Kpalimé. Le moment est venu de vous donner quelques nouvelles de notre insertion dans un nouvel environnement.

Bonjour d'Afrique

Petit retour en arrière sur nos premières impressions à l'arrivée à Lomé, capitale du Togo, le 15 septembre. La chaleur nous tombe dessus telle une chape, mais la chaleur humaine se manifeste également ! Partout nous sommes bien accueilli-e-s, à coup de « Bonne arrivée ! », mots de bienvenue traditionnels, autant par les personnes qui ont des postes à responsabilité que par l'homme qui balaie les feuilles ou la serveuse qui nous prépare un petit-déjeuner. C'est une belle leçon pour toute la famille.

Lomé est une ville de 1,5 million d'habitant-e-s. Dans les rues, il n'y a pas 1m² libre. La circulation y est déconcertante. La pollution intense nous empêche de respirer. Ça nous change de Vercoir et de ses 600 habitant-e-s ! Nous restons une semaine à Lomé, le temps de faire les papiers nécessaires à notre séjour. Le matin, Alphonse le chauffeur et Emmanuel notre référent viennent nous chercher au Foyer des Marins (un centre d'accueil de l'Eglise pour les marins des navires en transit au port de Lomé) avec un minibus et là... Alphonse fait des miracles : pour des Européen-ne-s présent-e-s depuis trois jours, il est juste impensable de conduire dans cette ville : des taxis-motos à perte de vue, des ronds-points qui se prennent différemment de chez nous et un code de conduite qui ne s'apprend pas dans un livre d'auto-école.

Au Foyer des Marins, nous sommes un peu dans un havre de paix, mais la réalité de la rue nous submerge. La pauvreté est présente à chaque coin de rue : un grand nombre d'hommes et de femmes, jeunes ou vieux, dorment dehors et ont faim. Le savoir est une chose mais le voir est difficile. Nous

nous réjouissons d'écourter cette étape et de nous déplacer vers Kpalimé, afin de prendre nos marques dans notre nouvel environnement.

Première semaine d'école pour les enfants

Notre arrivée à Kpalimé coïncidait avec la rentrée scolaire. Nos enfants suivent d'une part le programme d'enseignement à distance français et fréquentent de manière différenciée, des écoles privées togolaises à dix minutes à pied de chez nous. Question proximité, on ne peut pas faire mieux, c'est une chance. Enora est au Collège protestant, Maïwenn et Zacharie sont à l'Ecole baptiste biblique. La rentrée de septembre n'a donc pas été comme les autres. En franchissant le seuil de la grille de l'école avec nos enfants, nous n'en menions pas large. Zacharie va-t-il pleurer ? Les filles vont-elles s'adapter ? Vont-ils être acceptés, eux, les Yovos (les Blancs) ?

Quand nous avons vu notre fils de 6 ans, aligné avec les autres dans la cour de récréation et marcher au pas avant de rentrer en classe, nous nous sommes pincés les lèvres pour ne pas rire. Attention ! Pas un rire moqueur, non ! Mais un rire nerveux, qui montre bien le malaise. Nous nous sommes tout à coup sentis tellement gêné-e-s du manque de moyens dans lequel doivent apprendre tous ces enfants, de la charge de travail pour ces enseignant-e-s ! La simple palissade de bambous en guise de mur laisse entendre ou permet d'écouter le cours de la classe voisine. Une fine planche de bois dur sert de banc et rougit les fesses de notre progéniture. Quelques pelletées de charbon dans un coin et voici des latrines ! Et nous qui avons le toupet de parler d'écologie, avec nos toilettes sèches ! Voici les premières impressions de nos enfants après quelques semaines de classe.

Enora :

Entre elles, mes copines parlent l'éwé. Mais à l'école, on parle français. Quand les Togolais-e-s

parlent français, c'est très difficile à comprendre car leur accent est très prononcé.

Chaque fois que l'on veut répondre à une question, on doit se lever et développer nos réponses. On ne peut pas dire simplement, « oui » ou « non ». Je vais apprendre à m'exprimer ! Comme je suis assise devant, c'est plus facile quand je prends la parole car je ne vois pas les 47 autres élèves qui sont derrière.

Tou-te-s les élèves portent la même tenue. Ça me plaît de porter un uniforme, il n'y a pas à choisir le matin !

Dans la classe, l'ambiance manque, tout le monde est très sérieux. Le programme me paraît plus simple qu'en Suisse, mais il y a plein de matières que je n'ai jamais vues, comme la science physique, la chimie, la couture, etc...

Comme je vais au Collège protestant de Kpalimé, la bible fait partie de mes affaires d'école.

A la gym, garçons et filles se changent ensemble. La pudeur est différente.

Dans ma classe, il y a un Suisse qui vient du Jura, et son frère va dans l'école de ma sœur. Ça m'a un peu surprise.



La cours d'école de Zacharie et Maïwenn.

Maïwenn :

Quand je suis arrivée, ça m'a fait bizarre de voir des murs en bambou, un toit en tôle et des fenêtres sans vitre. La classe est toute petite, mais nous sommes 49 !

Les premiers jours, nous avons dû nous mettre en ligne, chanter et regarder le drapeau du Togo qui montait le long du mât.

Nous n'écrivons pas sur des feuilles mais sur une petite ardoise. On écrit la réponse et on la montre à notre professeur. Quand il écrit au tableau, nous devons tout recopier sur nos cahiers et ça fait beaucoup de pages. Parfois, je trouve le niveau des cours trop simple et parfois, trop haut !

Quand les professeur-e-s s'absentent un moment, c'est rigolo, car il y a des batailles de papiers et de craies. Comme je suis blanche, tou-te-s les élèves me posent plein de questions et me regardent.

Quand il pleut, ça fait beaucoup de bruit sur le toit, on reçoit des gouttes et on ne s'entend plus et encore moins le professeur. Un jour, sous un orage, je suis rentrée avec mon frère et quelqu'un a dû le porter, car la pluie avait fait une rivière.

Zacharie :

A mon école, on travaille parfois ce que je connais déjà.

A l'école avant le début des cours, je dois faire des chants et une prière. Sur mon ardoise, je dois apprendre à faire des courbes et ce n'est pas toujours drôle. Tous mes copains ont le même uniforme.

Pendant les récréations, on me bouscule un peu et mes lunettes ont failli se transformer en miettes.

Quand il pleut c'est trop bien, car on doit faire des pauses, la pluie fait beaucoup de bruit.

Quand il pleut à mort, le chemin se transforme en rivière.

Ça me fait peur d'aller aux toilettes car il n'y a pas de « vraies » toilettes. Il y a un endroit où on met des charbons pour éviter les odeurs et c'est là que je dois aller.

Je me suis fait trois copains.

Les différences culturelles sont énormes. Après une semaine d'école, avec évidemment des hauts et des moins hauts, nous pouvons vous dire, et nous pesons nos mots, que nous sommes très fiers de nos enfants. Malgré la différence d'environnement et de confort, et c'est peu de le dire, tout s'est bien passé. Comme toujours, si nous respectons certains protocoles, les Togolais-e-s nous accueillent avec le sourire. Ce sont vraiment des gens formidables.

Six mois plus tard

Après six mois d'immersion à Kpalimé, notre enthousiasme de la découverte est retombé. Derrière les sourires se cachent souvent des réalités de vie difficiles. Elles sont liées à la précarité socio-économique, mais aussi à des pratiques culturelles à questionner. Ainsi dans les écoles, la correction physique pour des motifs d'indiscipline ou d'insuffisance de résultats n'a pas disparu, en dépit d'une loi qui l'interdit. Les directeurs et enseignant-e-s sont soumis à des pressions contradictoires. Les parents, comme l'école, souhaitent obtenir les meilleurs résultats des enfants. Dans un contexte d'enseignement qui reste largement frontal, la baguette reste encore considérée comme un instrument efficace pour maintenir les enfants dans le bon chemin. Les plus jeunes enfants n'ont pas non plus une vie très facile. Tant qu'il ou

elle est au sein et sur le dos de sa maman, le bébé bénéficie d'une douce quiétude. Mais lorsque le petit frère ou la petite sœur s'annonce, il quitte le giron maternel et devient un-e grand-e sans grande transition. En tant que mère et infirmière, Clotilde porte la préoccupation d'une autre approche éducative, centrée sur les besoins de l'enfant en fonction de son développement. Un thème qui serait à introduire dans les ateliers de recyclage du personnel des centres de santé.

Un autre défi à relever est celui de l'intégration sociale. Sur ce point, les différent-e-s membres de la famille ont des attentes et des demandes différentes. Les enfants recherchent le contact avec leurs camarades d'école et se posent régulièrement la question « Est-il ou est-elle maintenant devenu-e mon ami-e ? » avec des bonnes surprises et

Zémidjan

Imagine... Tu mets un pantalon, une veste en cuir, des bottes et un gros casque. Tu appuies sur le bouton et vroummm... C'est parti pour une balade à moto en passant par les plus beaux cols des Alpes. Avant d'en arriver là, tu as étudié de nombreuses heures ton code de la route, pour enfin passer ton permis de moto. Tu as même la possibilité de poursuivre en t'inscrivant à des cours du TCS (Touring Club Suisse) pour mieux maîtriser l'engin ! Ici, c'est différent, nous ne sommes pas en Suisse !

Au Togo, dans les années 90, il y a de violentes manifestations à Lomé provoquant beaucoup de morts. La « grève générale et illimitée » est lancée par l'opposition. Tout le pays est paralysé, c'est la crise, plus rien ne bouge. Même les taxis ne peuvent pas travailler ! C'est dans ce contexte social et politique tendu que les motos envahissent le Togo. Ce sont des motos chinoises, bien meilleur marché que leurs cousines japonaises. Il faut compter environ 500'000 FCFA soit 850 CHF pour être au guidon de l'engin, propulsé par un moteur de 125 cm³ !

Tout le monde devient « zémidjan » (taxi-moto) également appelé « zem ». Mais ici, pas besoin de permis. Le casque est obligatoire pour le conducteur, mais il le porte rarement. Le T-shirt et les tongs remplacent les bottes et la veste en cuir. Petit à petit, la capitale et le pays sont inondés de motos et il devient aisé de se rendre partout pour un prix modeste. De plus, avec une moto, absolument tout peut être transporté ! Quand je dis tout, c'est tout. Des planches de 5 m portées sur la tête du passager, des familles entières avec les enfants (4 ou 5 personnes), des vélos, des animaux et parfois, quand c'est nécessaire, le corps d'une personne décédée !



Un zémidjan sur la route entre Lomé et Kpalimé.

Comme le travail manque, il n'est pas rare de voir un-e médecin essayer de gagner sa vie en faisant le taxi-moto. Mais attention, vu l'amplitude du phénomène « zémidjan », la circulation devient très dense. Circuler à moto à Lomé n'est pas chose aisée, même avec le cours TCS ! Les accidents et les morts sont malheureusement très fréquents.

Pour appeler un taxi-moto, c'est facile : il suffit de faire trois pas le long de la route et selon ton attitude, le premier « zem » qui passe s'arrête. Tu négocies, enfourches la bécane chinoise et voilà.



Mise sur pied des futures formations avec une belle équipe.

des déceptions. Ils ont peu d'occasion de rencontres en dehors de l'école. Antoine se crée un réseau de contacts qui lui convient et lui permet de découvrir la ville dans sa diversité. Pour Clotilde, il apparaît difficile d'établir les liens d'amitié véritable et désintéressée qu'elle souhaite. Nous sommes précédé-e-s par l'image de l'étranger-gère européen-ne dont il est difficile de se départir. Gérer les sollicitations explicites ou les attentes implicites d'aides demande une connaissance des situations et une sagesse que l'on n'acquiert pas en quelques semaines.

Notre travail

L'EEPT (Eglise évangélique presbytérienne du Togo) est propriétaire d'un hôpital ainsi que de quatre centres médico-sociaux (CMS) dispersés aux quatre coins du pays. Notre engagement comporte deux volets. Il s'agit de mettre sur pied une offre de formation continue pour le personnel des CMS et de contribuer à la gestion et à la maintenance des infrastructures et équipements de ces CMS.

L'EEPT, soutenue par DM-échange émission, désire renforcer la qualité des soins de ses centres médico-sociaux par la formation continue du personnel. Mais le projet a connu des changements imprévus. En effet, l'hôpital Bethesda qui devait l'accueillir connaît des problèmes de gestion qui perturbent gravement son fonctionnement. Les activités de Clotilde au sein de l'hôpital ont donc été mises en veille. Un espace de formation, de partage de connaissances et de pratiques a donc été ouvert à Kpalimé au sein d'un centre d'accueil et de formation de l'EEPT.

Voici quelques-uns des thèmes de formations qui seront abordés :

1. Aumônerie
2. Communication institutionnelle
3. Gestion axée sur les résultats
4. Comptabilité analytique
5. Santé communautaire
6. Offre holistique de services et soins de santé de qualité
7. Management des CMS
8. Autopromotion des communautés
9. Valeurs et principes pour une bonne cohésion d'équipe

La première formation/atelier vient d'avoir lieu. Elle concernait l'aumônerie sous tous ses aspects et s'adressait aux aumônier-ère-ys des CMS et de l'hôpital et aux membres de l'EEPT qui assument un service d'aumônerie dans les hôpitaux publics. Une au-



Clotilde la coordinatrice, le responsable de la solidarité chrétienne et Florence.

mônière du Service d'aumônerie des HUG (Hôpitaux universitaires de Genève) est venue deux semaines au Togo pour une visite sur le terrain et contribuer à l'atelier. Ce premier atelier s'est bien déroulé, nous sommes satisfaits de la participation, des partages et des échanges, du contenu des exposés, etc. Nous ne manquerons pas de revenir sur ces ateliers dans une prochaine lettre.

Les visites sur le terrain

Il faut également envisager la suite du programme. Une de nos premières tâches est donc de visiter, étudier et déterminer les besoins de formation du personnel sur le terrain. Voici le journal de l'une de ces visites.

« Un matin, nous accompagnons Monsieur Tchaa qui part en brousse, dans un petit village. Il sensibilisera les enfants sur le lavage des mains et les adultes sur la prévention du paludisme. Il profitera du regroupement des villageois-es pour vacciner les jeunes enfants. Vu comme ça, on se dit : « Chouette... ! Ça va être sympa ! »

Nous partons avec une ambulance de l'hôpital Bethesda : un gros 4X4. Il faudra bien ce véhicule pour les 15 km en brousse, sur un sentier bordé d'une végétation extrêmement dense.

Monsieur Tchaa est un technicien supérieur en génie sanitaire, petit et mince, mais... attention... il n'est pas comme nous ! Il peut travailler toute la journée, sur le terrain, sans boire ni manger, avec un dévouement total pour autrui. Il nous pose beaucoup de questions sur nos méthodes. Il paraît toujours intéressé par nos réponses.

Sur place, deux bâtiments font office d'école. Au milieu : un puits. C'est le centre du village. Les élèves les plus éloigné-e-s font 7 km le matin pour venir étudier. Mais où sont donc les maisons ? Nous apprenons que ce village est habité par des kabiyès, vivant habituellement plutôt dans le nord du Togo. Ce peuple ne s'agglutine pas. Au contraire, les villageois-es vivent éparpillés sur des dizaines de km².

Malgré notre retard, quelques villageois-es nous attendaient sous le manguier (l'arbre à palabre) de la place centrale. D'autres sortent de la brousse petit à petit, afin de nous rejoindre.

Tout ce monde est donc réuni et se demande ce que des blancs viennent faire par ici. Viennent-ils

seulement parler ? Nous amènent-ils des moyens (de l'argent) ? Là, il faut répondre juste en pesant chaque mot.

Clotilde explique que la prévention est moins onéreuse que les traitements. Prévenir toutes ces pathologies en sensibilisant les enfants paraît être une piste facilement accessible. En tout cas, en théorie. Monsieur Tchaa traduit tout cela, afin qu'un grand nombre de personnes puisse comprendre. Il traduit en éwé. Puis, une femme traduit en kabiyès.



Clotilde rencontre des enfants lors d'une journée de vaccination en brousse.

Nous n'avons pas tout compris, mais ça a l'air de passer. Monsieur Tchaa explique le paludisme aux villageois-es : le moustique est responsable de ce fléau. « Ah bon ? Ce n'est pas le soleil ? » Il est donc nécessaire de dormir sous moustiquaire. Normalement, tout le monde en a reçu gratuitement. Mais la réalité est toute différente.

Direction l'école : Monsieur Tchaa sensibilise les enfants au lavage des mains pour éviter les maladies (choléra notamment) et explique les techniques permettant de rendre l'eau potable. Les enfants ont l'air de croquer. Le directeur ainsi que le professeur jouent leur partition à merveille. Mais que faire dans la réalité ? Sur le terrain ?

L'eau potable n'existe pas, les filtres sont pour les riches, mettre de la javel est délicat, bouillir l'eau et attendre qu'elle refroidisse prend des heures... Tout un travail est à faire.

Ensuite, Monsieur Tchaa commence à vacciner les petit-e-s enfants et Clotilde s'occupe des malades. Elle prend la température, la tension, montre aux agent-e-s de santé comment soigner une plaie avec

peu de moyens. Elle se fait littéralement envahir ! Elle conseille à certaines personnes d'aller à l'hôpital. Une jeune fille de 14 ans est sur le point d'accoucher ! Mais tout le monde sait que c'est presque impossible : pas d'argent et l'hôpital est loin. Dure réalité encore une fois !

Le jour baisse. Pour le retour, certaines femmes ont plusieurs heures de marche devant elles, enceintes ou malades, portant d'énormes bassines d'eau. Cette eau si précieuse et jamais vraiment potable.

Il n'y a pas de réponse simple, il y a juste beaucoup de jeunes enfants, des femmes, des femmes enceintes, des hommes qui n'ont pas accès à l'eau potable, pas accès aux soins et exposé-e-s aux maladies. »

Ces visites, ainsi que les entretiens avec les collaborateurs-trice-s des CMS nous fournissent donc beaucoup d'informations pour travailler sur les contenus des sessions et la manière de les conduire.

Et du côté technique...

Antoine travaille actuellement à l'établissement d'un plan de maintenance d'une installation photovoltaïque dans le centre de santé de Kativou. Ce CMS est situé dans une zone enclavée à la frontière du Bénin. Il a été rééquipé avec l'appui de DM-échange et mission. Comme l'électrification n'est pas encore réalisée, des panneaux solaires permettent de faire fonctionner les appareils de laboratoire, fournissent de la lumière pour les urgences nocturnes, permettent de trouver de l'eau potable par un forage profond... Grâce à la qualité de ses services, ce CMS est le plus fréquenté de toute la région. Mais contrairement à une idée souvent reçue, une installation solaire nécessite une surveillance attentive. Une panne sur une petite pièce électronique peut avoir des conséquences graves si elle n'est pas détectée à

temps. C'est ce qui s'est produit avec les régulateurs de charges qui ont endommagé des batteries. Il s'agit maintenant d'en tirer les leçons et la collaboration d'Antoine en est le premier effet.

Nous voici au terme de cette première lettre sur le terrain. Merci pour votre lecture ! N'oubliez pas que si vous voulez des petites nouvelles plus régulières, vous pouvez nous suivre sur notre blog :

gototogo2018.blogspot.com

Nous tenons, cher-e ami-e, à vous remercier pour toute votre attention et votre soutien qui nous permettent de poursuivre notre engagement dans ce projet.

Nous vous souhaitons à tou-te-s de belles rencontres et Vive la Vie !

Clotilde Lambert
Antoine Lambert
Enora
Maïwenn
Zacharie

Cette lettre de nouvelles de la famille Lambert vous est adressée par DM-échange et mission, service des Eglises protestantes romandes. Pour soutenir leur travail au sein du EEPT au Togo, utilisez le bulletin de versement joint (CCP 10-700-2, projet no 188.7151). D'avance un grand merci !

Clotilde et Antoine Lambert
Maison Agbodzavou
Rue Auberge Aron City
Quartier Kpegolonou
Kpalimé, Togo
antoineclotilde@bluewin.ch
gototogo2018.blogspot.com